

## JACQUELINE, MA SOEUR

Elle est tombée devant moi un matin, en me demandant: "où vas-tu?", car j'allais sortir, et c'est ainsi qu'elle est partie, apaisée, presque souriante, emportée comme une feuille morte, après les douleurs de l'opération, les heures passées dans une ambulance glaciale, en ce triste hiver à Paris, elle, la méridionale! J'aimais tant son accent, fidèle aux origines... C'était une fille du soleil, au coeur chaud et si attentive, subtile, d'un tel courage, d'une telle générosité, d'un optimisme à toute épreuve, malgré l'infirmité d'une enfance marquée par la poliomyélite. C'était une souffrance de la voir marcher, monter des escaliers, risquant toujours la chute, l'arrêt du coeur qui l'emporta, et bourrée de médicaments dont elle transportait une pleine corbeille, sans jamais perdre son sourire, son ardeur au travail, sa merveilleuse force d'âme, toujours prête à l'échange.

Nous nous sommes rencontrés à Paris, en 1963, après une représentation de *La femme sauvage*. La sympathie fut immédiate. Elle avait lu mon oeuvre. Elle l'avait non seulement lue, mais littéralement habitée. Je me sentis souvent compris à demi-mot, au-delà de toute espérance. Ce fut le début d'une longue amitié, au point que sa thèse récemment parue porte cette dédicace: "*A Kateb, mon frère*"... Je la revis souvent, et de plus en plus attentive. Elle vint plus d'une fois en Algérie, seule ou avec moi. D'abord à Constantine, puis au douar, où elle fit la conquête de toute la tribu, femmes et hommes, grands et petits, car elle était allée, pour leur parler, jusqu'à apprendre l'arabe populaire...

A Constantine, pour mieux pénétrer l'univers de Nedjma, elle rendit visite à un orchestre féminin. J'ai retrouvé après sa mort ces quelques notes, mêlées à mes notes:

"La maison des *fqirat*<sup>1</sup> se trouve place Sidi Djiliss, non loin de la maison des nègres (*dar el wafan*) auxquels les rites d'exorcisme les associent. On pénètre par un couloir en chicane jusqu'à une cour, sur laquelle donnent deux étages de galeries à arcades curieusement irrégulières, chaulées en bleu, comme c'est souvent le cas à Constantine. Dans la cour, des

---

<sup>1</sup> / *Faqir* signifie à la fois *pauvre* et *religieux*, mais aussi *magicien*.

femmes accroupies lavent dans une cuvette posée à terre, font cuire la galette sur le kanoun, bavardent. Des couvertures de couleurs vives s'aèrent aux galeries de tous les étages. Beaucoup d'animation, des appels dans tous les sens.

Les musiciennes se tiennent au premier étage, dans une assez grande pièce ouverte sur la galerie par une porte que voile un rideau. Le sol est couvert de linoléum, un tapis placé au centre. Une banquette en équerre, pour les musiciennes, occupe le milieu de la pièce. A droite, elle est continuée par des coussins posés à terre le long du mur, jusqu'à la porte: les visiteuses s'y installent. Derrière les coussins, le mur de droite est caché par une armoire. A gauche, par-delà la banquette, se trouve une alcôve, cachée par des rideaux. Sur le mur qui fait face à la porte, des photos dans des cadres, une horloge styles Lévitane 1930. C'est une pièce d'habitation ordinaire, mais habitée par qui? Les musiciennes sont six femmes. L'une, qui a l'air de diriger, peut-être la maîtresse des lieux, a une figure longue et blanche, l'air poli d'une vieille institutrice à lunettes, elle porte un dentier, ses cheveux sont couverts d'un filet et entortillés en queue dans un foulard. Je reconnais une noire déjà vue chez les nègres. Elle porte un foulard sur ses cheveux courts. Une autre a une coiffure d'Aurésienne, construite en forme de turban, avec plusieurs foulards. Sa figure édentée, camuse, lui donne un aspect de sorcière; elle porte un collier d'ambre. Les trois autres aussi sont un peu goyesques, vieilles rabougries, sans doute de bonnes grand-mères, proprement vêtues de gandouras claires, bleu délavé, rose passé, blanc crème.

Elles s'installent sur la banquette. On apporte un kanoun, sur la braise duquel on jette un peu de benjoin (*gawi*). Il s'agit surtout de tendre la peau des *bendirs*, que l'on passe et repasse au-dessus des braises: cinq grands tambourins, plus un *tar*, petit tambourin muni de rondelles de cuivre qui tintent quand on le frappe. Les musiciennes essaient du doigt les tambourins, puis, ensemble, se mettent à jouer et à chanter à pleine voix: je pense aux vieilles dévotes de l'église de mon village, entonnant de toutes leurs forces et avec un terrible accent méridional les cantiques de la messe ou des vêpres.

La femme pour qui a lieu la cérémonie se lève. Elle est jeune, maigre et pâle, ses sourcils sont épilés et redessinés d'un gros trait noir. Elle porte une robe bleue imprimée de plumes de paon. Une musicienne lui pose une sorte d'étole rose sur les épaules, et la femme danse, de façon saccadée, en secouant les épaules, la tête, comme pour se désarticuler, se déhanchant à droite, à gauche, s'excitant, criant, provoquant l'hystérie. Une femme plus jeune, sa soeur probablement, se lève pour la soutenir tandis qu'elle danse. Mais elle titube et tombe. Le tam-tam cesse, les musiciennes s'arrêtent de chanter. On lui donne à boire quelques gouttes d'eau de fleur d'oranger, à même l'aspersoir, on lui verse du parfum sur le visage et elle se relève, le tam-tam et la danse reprennent. Une troisième femme, plus âgée, assez lourde, paupières et visage bouffis, se lève à son tour pour danser: c'est la mère ou la belle-mère. Elle est vêtue de rouge, coiffée d'un foulard vert. on lui passe une écharpe rose, et elle danse avec la jeune, en secouant les épaules; leurs visages sont désespérés, fanatiques, elles ferment les yeux. La jeune femme s'écroule à sept ou huit reprises, et recommence, ses cheveux dénoués balayent son visage, de droite à gauche, de haut en bas. On pousse des you-you, la femme crie comme pour expulser d'elle tous les démons. Elle appelle à son secours Kh.<sup>2</sup>, l'invite à danser pour seconder ses efforts. Celle-ci se lève, lourde, majestueuse, se met à danser d'un pied sur

---

<sup>2</sup> / Khadoudja, vieille tante aujourd'hui décédée. C'était une veuve inconsolée depuis l'assassinat de son mari, un des personnages de Nedjma.

l'autres en balançant ses jupes, souriante; elle dénoue ses cheveux, pousse des cris saccadés d'encouragement. On lui passe une écharpe blanche, et elle chante. La poudre de benjoin est renouvelée, une bouffée de parfum chaud s'élève du kanoun, on verse des parfums sur les visages, les chevelures.

La femme qui danse est stérile, et craint la répudiation, d'où cette cérémonie d'exorcisme, pour que les démons lui sortent du corps. Cela coûte cher: cent dinars aux musiciennes et autant aux nègres chez lesquels elle ira danser le lundi suivant. Elle est épuisée, mais reconfortée par les encouragements des femmes, leur participation à son angoisse. Kh. lui prédit qu'elle aura un fils qu'il faudra appeler Noureddine. le malheur est qu'il ne suffit pas de danser pour guérir une stérilité qui est peut-être celle du mari..."

Jacqueline se passionnait pour le Maghreb, qu'elle connaissait en profondeur, pour y avoir vécu et enseigné, sur le conseil d'Etiemble. Elle se passionnait aussi pour l'Afrique noire. Elle m'envoya du Gabon, son dernier poste à l'étranger, de longues lettres, des livres, des disques, des photos. Même de loin, elle suivait mon travail, et lorsque je cessai d'écrire en langue française pour fonder un théâtre algérien en arabe populaire, elle vint voir la troupe à plusieurs reprises, et nous la retrouvions jusque dans nos tournées à travers l'Algérie. Durant cette expérience, pendant plus de quinze ans, elle ne cessait pas de me harceler pour que je me remette aussi à la littérature en langue française.

Mon dernier livre, *L'oeuvre en fragments*, n'aurait pas paru sans elle, qui prit la peine de rassembler des textes oubliés, perdus et retrouvés uniquement par ses soins, grâce à elle. C'est ainsi qu'elle entra dans mon oeuvre et ma vie, parfois plus que moi-même... Qu'elle soit morte est pour moi chose inconcevable. A présent, j'ai conscience de ne pouvoir lui rendre hommage qu'en achevant une oeuvre qui est aussi la sienne.

KATEB Yacine, 1987

(Extrait de *Itinéraires et contacts de cultures*, n° 10, 1989, pp. 39-41).